

Entre bien commun et bien-être : deux perspectives sur la crise étudiante et sociale

Après le printemps, de Pierre-Luc Brisson, Poètes de brousse, 3 p.

Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012, de Nicolas Langelier, Atelier 10, 101 p.

Brigitte Faivre-Duboz

Numéro 244, printemps 2013

Le savoir capital

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faivre-Duboz, B. (2013). Entre bien commun et bien-être : deux perspectives sur la crise étudiante et sociale / *Après le printemps*, de Pierre-Luc Brisson, Poètes de brousse, 3 p. / *Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012*, de Nicolas Langelier, Atelier 10, 101 p. *Spirale*, (244), 57–59.

Entre bien commun et bien-être : deux perspectives sur la crise étudiante et sociale

PAR BRIGITTE FAIVRE-DUBOZ

APRÈS LE PRINTEMPS

de Pierre-Luc Brisson
Poètes de brousse, 3 p.

ANNÉE ROUGE. NOTES EN VUE D'UN RÉCIT PERSONNEL DE LA CONTESTATION SOCIALE AU QUÉBEC EN 2012

de Nicolas Langelier
Atelier 10, 101p.

Brisson et Langelier ont tous deux pris fait et cause pour les contestataires, le premier dans un mouvement d'adhésion assumée aux revendications des étudiants grévistes et aux appels à réformer nos institutions démocratiques, le second, dans un élan de rage contre le gouvernement de Jean Charest et l'idéologie néolibérale qu'il a défendue pendant ses neuf années à la tête du Québec. S'ils sont tous deux portés par un réel désir de changement, il n'en demeure pas moins que la nature de la force d'impulsion qui les meut, l'affirmation pour l'un, le refus pour l'autre, colore non seulement le ton de leurs ouvrages respectifs, mais également leur interprétation du mouvement et de son issue. Entre l'étudiant de la « génération Y » et l'observateur culturel de la « génération X », le plus impulsif, épidermique, et, au final, désenchanté, n'est pas celui qu'on attend.

UN PLAIDOYER RÉFORMISTE

Contrairement à ce qu'annonce la quatrième de couverture, l'ouvrage *Après le printemps* de Pierre-Luc Brisson ne constitue en rien une relation des événements ayant secoué le Québec en 2012. Le jeune homme de 24 ans, étudiant en Histoire ancienne, se livre plutôt à une réflexion, trop brève d'ailleurs, autour d'enjeux parmi les plus cruciaux soulevés par la grève étudiante et la contestation sociale née dans sa foulée. À partir de trois constats, à savoir la déliquescence de nos institutions parlementaires, la concentration des médias et le détournement de la mission humaniste des universités par les tenants d'une formation utilitaire, il propose un

certain nombre de réaménagements de ces institutions qui composent rien de moins que les assises des sociétés démocratiques. Ce faisant, il contribue au discrédit d'une certaine doxa : en effet, en dépit de son âge, de son statut d'étudiant et de son ralliement à plusieurs des positions défendues par l'ASSÉ et Québec solidaire, dont la gratuité scolaire du primaire à l'université, Brisson n'a rien d'un rêveur idéaliste ni d'un révolutionnaire romantique ni d'un collectiviste et encore moins d'un anarchiste. C'est bel et bien à un réformiste qu'on a ici affaire, voire à un réformiste conservateur, à tout le moins en ce qui concerne ses propositions à l'égard de la mission des universités, puisqu'il préconise non pas un changement en profondeur du modèle, mais un retour à ses sources humanistes. Brisson souligne d'ailleurs, non sans raison, l'ironie de sa position : « *ce sont les jeunes d'aujourd'hui qui défendent les réalisations politiques passées, qui défendent ce modèle québécois qui est mis à mal par ceux-là mêmes auxquels il a le plus profité* », ceux-là mêmes qui se sont repliés dans « le confort et l'indifférence » au lendemain de la Révolution tranquille. C'est sans doute en bonne partie la volonté de nous voir éviter cet écueil qui a poussé Brisson à colliger ses idées disséminées dans le blogue qu'il tient au *Huffington Post* Québec depuis mars 2012. Ce rappel est le principal mérite de son livre.

Car, on l'aura compris, l'originalité n'en est pas le point fort. La plupart des réformes qu'il avance, notamment à l'égard de nos institutions démocratiques, font même

consensus au sein de certaines formations politiques ou sont défendues par certains membres chez d'autres. Ainsi, pour « *moraliser la vie politique* » et redynamiser la participation citoyenne, il soutient l'assouplissement de la ligne de parti, les référendums d'initiative populaire, le financement public des partis politiques et le suffrage proportionnel mixte. Le fait que ces propositions de réaménagement fassent déjà l'objet de discussions sur la place publique ne réduit en rien l'intérêt d'en marteler la nécessité, seulement, le citoyen informé, alléché par l'introduction de Brisson, qui y promet de « *débusquer ce qui se cache derrière les discours et les actions des uns et des autres* » sera déçu de n'avoir trouvé, au terme de sa lecture, aucun constat ni solution véritablement novateurs.

Entre l'étudiant de la « *génération Y* »
et l'observateur culturel de la
« *génération X* », le plus impulsif,
épidermique, et, au final, désenchanté,
n'est pas celui qu'on attend.

Brisson consacre aussi un chapitre au traitement de la crise par les grands médias qui constitue un véritable réquisitoire. La liste des griefs est longue, du paternalisme dont ils ont fait preuve à l'égard des étudiants à leur incapacité à distinguer un porte-parole d'un « leader », en passant par les nombreux dérapages commis par une pléthore de chroniqueurs, et tous y passent : *Le Journal de Montréal*, *La Presse* et *Radio-Canada*, tout comme *Le Devoir*, qu'on s'étonne de voir logé à la même enseigne. De la part d'un chroniqueur au *Huffington Post*, on ne s'étonne guère, par contre, qu'il fasse la part belle aux médias alternatifs. À sa décharge, il analyse surtout l'apport de CUTV, une initiative d'étudiants en journalisme de Concordia qui a sans conteste offert une perspective alternative essentielle sur les manifestations, mais c'est avec une certaine naïveté qu'il fait l'apologie de la « *réalité non filtrée* » relayée par CUTV. Candide, également, son appel à un investissement de l'État dans les médias de manière à « *soustraire les médias indépendants et les hebdomadaires locaux [...] à la nécessité de se transformer en vitrines publicitaires afin de maintenir à flot leur barque* ». Vu la porosité des intérêts entre les magnats des empires médiatiques et les politiciens chargés d'établir les politiques publiques, on voit mal comment un financement public des médias pourrait favoriser un « *décloisonnement de la sphère médiatique* » et contribuer à forger une opinion publique mieux informée et, par le fait même, plus équilibrée.

UN ENGAGEMENT DANS L'AIR DU TEMPS

Si l'on sent, dans l'engagement et les solutions de Brisson, l'espoir de voir naître un véritable débat et le désir enthousiaste de participer à un remue-ménage dans le but ultime de préserver le bien commun des Québécois, il en va tout autrement de Nicolas Langelier, dont l'ouvrage, *Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012*, nous met en présence d'un citoyen hésitant entre la satisfaction de désirs immédiats et l'engagement.

Rédacteur en chef de la revue *Nouveau Projet*, dont la mission est de publier des textes susceptibles de nous aider à « *mieux comprendre les enjeux de notre époque et de mener une vie plus équilibrée, satisfaisante et significative* », Nicolas Langelier signe ici un ouvrage qui répond en tous points à cette mission qui s'inscrit résolument dans une mouvance individualiste. Se voulant le témoignage singulier d'un moment charnière de la société québécoise, *Année rouge* tire surtout son intérêt d'un questionnement autour des rapports complexes entre l'individuel et le collectif, le privé et le public, une interrogation sur le difficile arrimage entre l'appel irrésistible d'un épanouissement personnel et la volonté de mettre l'épaule à la roue du renouvellement de sa collectivité, questionnement dont l'auteur semble avoir ressenti l'urgence en ce temps de crise sociale, mais aussi apparemment personnelle.

Ses notes commencent le 13 février 2012, jour de son 39^e anniversaire et des premiers votes, à l'UQAM et à l'Université Laval, en faveur d'une grève générale illimitée. Partant de cette première coïncidence entre événements privé et public, Langelier enchevêtre scènes de sa vie quotidienne et péripéties de la crise qui ont émaillé les quatre saisons de cette année 2012 qu'il revisite, jusqu'aux élections générales de l'automne et l'annulation de la hausse des droits de scolarité ainsi que l'abrogation de la loi 12 par le Parti québécois, jusqu'au dénouement marquant la fin de sa jeunesse et celle de la contestation populaire. Le ton léger avec lequel il raconte ses butinages d'une fille à l'autre, d'une soirée arrosée à une autre, de ses parties de balle à ses fuites à Cuba ou dans les Laurentides, nous évite les scènes d'introspection mélodramatique de celui qui redoute le passage à la quarantaine. Néanmoins, cette légèreté nous révèle aussi un homme bien de son temps, un glaneur qui lit Marc-Aurèle — son texte est parsemé de nombreuses citations de ses *Pensées* — dans l'espoir de parvenir à une certaine sagesse, sans pour autant réussir à s'imprégner des pensées de cet Ancien, faute de s'engager dans une étude approfondie, et nécessairement lente, de ce penseur exigeant.

C'est, en effet, en observateur socioculturel à l'ère du « Web 2.0 » que Langelier nous livre sa vision de la crise, qu'il s'est surtout forgée à partir des médias sociaux,

tels Facebook et Twitter, et des versions électroniques des médias traditionnels, passant, de son propre aveu, de l'un à l'autre de manière compulsive. Son livre est d'ailleurs à l'image de cette préhension du réel. Objet hybride, qui se présente à la fois sous la forme du carnet, du journal intime, du commentaire journalistique et de la chronique d'humeur, *Année rouge* abonde en citations, extraits d'articles de quotidiens, listes et courts récits. Le livre, dans son ensemble, n'est pas sans rappeler une page Facebook sur laquelle on butine d'un statut à un autre, lisant l'un, faisant l'impasse sur l'autre, ouvrant un hyperlien ici et là, et grâce à laquelle on prend le pouls de la journée plus qu'on ne cherche à comprendre les faits.

Suivant l'exemple de ces écrans qui s'interposent entre l'observateur et les événements, Langelier lui-même

occupe toujours une position mitoyenne face à la crise : ni tout à fait en retrait — il prend fermement position en faveur des carrés rouges et donne libre cours à sa rage et à sa détestation de Jean Charest et du système capitaliste moderne, au point de retirer tous ses « *REER placés dans des fonds d'actions et d'obligations* » sur un coup de tête — ni tout à fait engagé dans l'action contestataire. Il reste sur le seuil, hésitant à sauter dans la mêlée. Dès le prologue, d'ailleurs, il se décrit prêt, mais dans l'attente, parmi ceux, nombreux, assez pour former un « *nous* » diffus, quelque chose comme une force de gauche anonyme planétaire : « *Nous voici : les sens en alerte, à guetter l'horizon. Nous ne savons pas tout à fait ce que nous attendons, au juste, mais nous savons que nous attendons.* » Cette ouverture constitue un des grands moments de lucidité de l'ouvrage, dans lequel plusieurs d'entre nous se reconnaîtront sans doute. †



La mémoire, la grève et les corneilles

PAR ANNE-MARIE DAVID

LE PRINTEMPS QUÉBÉCOIS. UNE ANTHOLOGIE
Sous la direction de Maude Bonenfant, Anthony Glinoyer
et Martine-Emmanuelle Lapointe
Écosociété, 307 p.

*Loin de s'y opposer, la mémoire est l'oubli : oubli partiel et orienté,
oubli indispensable.*

— Tzvetan Todorov, *Mémoire du bien, tentation du mal.*
Enquête sur le siècle

Le temps d'un dégel, le mouvement étudiant de 2012 aura brisé une routine sociale léthargique, secoué un consensus néolibéral mortifère et remis la donne idéologique là où elle devrait être : au cœur du politique. Les sondages et l'obsession budgétaire-équilibrante l'en avaient chassée. Si c'est donc peu dire que notre printemps fut unique à bien des égards, deux de ses aspects définitoires le démarquent en force dans le paysage des revendications québécoises modernes : l'esthétisme percutant dont il a su faire preuve et sa conscience historique exacerbée. « *Nous avons marqué le sol de l'histoire d'une marque indélébile* », croit Gabriel Nadeau-Dubois. L'affirmation est certes présumptueuse, mais elle incarne à merveille cette double mise en scène plastique et historiographique, laquelle

semble également gouverner le destin éditorial de la grève étudiante : à peine terminée, elle est devenue objet de représentation et de création pour les écrivains et les penseurs de tout acabit.

Suite aux élections et à la mise au rancart de Jean Charest, la rentrée littéraire met le rouge aux rayons des librairies avec *Je me souviendrai* (La boîte à bulles), collectif d'artistes qui mettent le conflit en textes et en images, ou encore avec *Printemps spécial* (Héliotrope), recueil de fictions inspirées par le mouvement social. Quelques mois plus tard, nous en sommes à une « deuxième vague » de productions sur le sujet, plus réflexive celle-là : les revues spécialisées se mettent notamment de la partie à coups de